



HAL
open science

Pouvoir et noblesse dans l'Empire moghol. Perspectives du règne de Jahāngīr (1605-1627)

Corinne Lefèvre

► **To cite this version:**

Corinne Lefèvre. Pouvoir et noblesse dans l'Empire moghol. Perspectives du règne de Jahāngīr (1605-1627). *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 2007, 62 (6), pp.1287-1312. hal-00706229

HAL Id: hal-00706229

<https://hal.science/hal-00706229>

Submitted on 17 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=ANNA&ID_NUMPUBLIE=ANNA_626&ID_ARTICLE=ANNA_626_1287

Pouvoir et noblesse dans l'empire moghol. Perspectives du règne de Jahangir (1605-1627)

par Corinne LEFÈVRE

| Éditions de l'EHESS | Annales. Histoire, Sciences Sociales

2007/6 - 62e édition

ISSN 0395-2649 | ISBN 978-2-7132-2137-8 | pages 1287 à 1312

Pour citer cet article :

— Lefèvre C., Pouvoir et noblesse dans l'empire moghol. Perspectives du règne de Jahangir (1605-1627), Annales. Histoire, Sciences Sociales 2007/6, 62e édition, p. 1287-1312.

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=ANNA&ID_NUMPUBLIE=ANNA_626&ID_ARTICLE=ANNA_626_1287

Pouvoir et noblesse dans l'empire moghol. Perspectives du règne de Jahāngīr (1605-1627)

par Corinne LEFÈVRE

| Éditions de l'école des hautes études en sciences sociales | Annales

2007/6 - 62e édition

ISSN 0395-2649 | ISBN 978-2-7132-2137-8 | pages 1287 à 1312

Pour citer cet article :

— Lefèvre C., Pouvoir et noblesse dans l'empire moghol. Perspectives du règne de Jahāngīr (1605-1627), Annales 2007/6, 62e édition, p. 1287-1312.

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'école des hautes études en sciences sociales.

© Éditions de l'école des hautes études en sciences sociales. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Pouvoir et noblesse dans l'empire moghol

Perspectives du règne de Jahāngīr (1605-1627)

Corinne Lefèvre

Face au renouveau actuel des études portant sur les empires de la première modernité, l'historiographie de l'empire moghol – et, dans une certaine mesure, celle des autres grandes puissances musulmanes contemporaines (Ottomans, Safavides) – apparaît largement en retrait. Cette position marginale (qui par ailleurs est loin d'être une nouveauté en soi) s'explique en premier lieu par la nature du moteur animant, au moins pour partie, ce mouvement: une nécessaire archéologie de l'impérialisme occidental face à son dernier avatar nord-américain. De fait, la majorité des récentes « études impériales », qu'il s'agisse de monographies détaillées ou de plus ambitieuses synthèses diachroniques, inclut trop rarement les *imperia* non européens dans leur cadre de réflexion¹. D'autre part, les historiens du « Grand Mogol », pourtant traditionnellement enclins à emprunter et à appliquer à leur aire de recherche les schèmes explicatifs et les méthodologies développés par l'historiographie occidentale, restent comme sourds aux nouvelles perspectives ouvertes par les spécialistes des empires européens, notamment en ce qui concerne la question cruciale des rapports entre l'autorité centrale et les différentes composantes de l'empire (définies en termes géographiques, sociaux ou religieux).

1 - Pour une présentation synthétique de ces travaux, voir FREDERICK COOPER, « Empire multiplied. A review essay », *Comparative Studies in Society and History*, XLVI-2, 2004, p. 247-272. Pour des perspectives de réflexion plus larges, voir SANJAY SUBRAHMANYAM, « A tale of three empires. Mughals, Ottomans and Habsburgs in a comparative context », *Common Knowledge*, XII-1, 2006, p. 66-92 et SUSAN E. ALCOCK *et al.* (éd.), *Empires: Perspectives from Archeology and History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

À bien des égards, l'empire des Habsbourgs, de même que les autres monarchies européennes ainsi que la Russie tsariste, a longtemps été considéré comme une formidable machine centralisatrice extrayant (avec plus ou moins d'efficacité) revenus et soldats des territoires qu'il dominait. À cette vision essentiellement structuraliste a récemment succédé une approche plus dynamique soulignant le caractère négocié des souverainetés de la première modernité : loin de reposer sur la seule coercition, la construction et la pérennité des empires européens devraient bien davantage aux « accords de coopération » conclus avec les élites (aristocraties, institutions régionales, clergé, etc.) en échange de bénéfiques matériels et symboliques et du maintien d'un certain nombre de leurs privilèges². Les souverains cherchèrent par ailleurs bien souvent à transformer cette coopération intéressée en une véritable adhésion idéologique, notamment à travers le développement d'une culture et d'une langue de cour dominantes. Quel qu'ait été le succès de cette dernière entreprise, l'entente scellée entre l'autorité centrale et les élites du royaume devait être périodiquement renégociée face à la résistance (ouverte ou souterraine) de ces mêmes groupes, qui constituèrent un frein puissant aux prétentions absolutistes des monarques et de leurs ministres³.

La sagesse reçue concernant l'empire moghol reste, quant à elle, largement dominée par une interprétation structuraliste essentiellement fondée sur l'étude du règne d'Akbar (1556-1605) : sous son égide, l'appareil d'État aurait ainsi acquis une forme définitive qui n'aurait été remise en cause qu'à l'époque d'Aurangzeb (1658-1707), signalant simultanément le début du « déclin » de l'empire⁴. Le haut degré de centralisation dont Akbar aurait doté le royaume lui aurait notamment permis, ainsi qu'à ses descendants, de combattre efficacement les forces centrifuges représentées par les chefs locaux (*zamīndārs*) mais aussi par la noblesse – un terme renvoyant ici aux élites militaro-administratives, généralement appelées *umarā'* (pluriel d'*amīr*, qui désigne un dignitaire de haut rang). Au vu de l'expérience malheureuse de son père Humāyūn (chassé d'Inde par la dynastie afghane des Sūrs entre 1544 et 1555), il est vrai que l'un des principaux soucis d'Akbar fut de renforcer son contrôle sur l'élite politique et militaire. Il eut, pour ce faire, recours à trois grands types d'expédients : l'élargissement du recrutement nobiliaire en direction des forces politiques autochtones (musulmans indiens, ou *šaikḥzādas*,

2 - À ce sujet, voir notamment JOHN H. ELLIOTT, « A Europe of composite monarchies », *Past & Present*, 137, 1992, p. 48-71.

3 - On consultera, entre autres, RUTH MACKAY, *The limits of royal authority: Resistance and obedience in seventeenth-century Castile*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 1999 et VALERIE A. KIVELSON, *Autocracy in the provinces: The Muscovite gentry and political culture in the seventeenth century*, Stanford, Stanford University Press, 1996.

4 - Héritée pour une large part de l'historiographie coloniale, cette interprétation soutient aujourd'hui encore les travaux de l'école d'Aligarh qui, depuis les années 1950, domine largement le champ historiographique moghol ; elle structure également le volume de la « New Cambridge History of India » consacré à l'empire moghol (JOHN F. RICHARDS, *The Mughal Empire*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, [1993] 2001). Pour une analyse critique de cette interprétation, voir l'introduction à MUZAFFAR ALAM et SANJAY SUBRAHMANYAM (éd.), *The Mughal State (1526-1750)*, New Delhi/New York, Oxford University Press, 1998.

Rājapūts hindous) cherchait en premier lieu à diversifier les groupes sur lesquels le pouvoir s'était jusque-là appuyé (Tūrānīs ou « Centre-Asiatiques » et, plus récemment, Iraniens); le second, de nature administrative, devait faire de la noblesse un corps strictement hiérarchisé et subordonné au souverain; les différentes voies idéologiques qu'Akbar explora visaient, enfin, à resserrer les liens qui l'unissaient à ses nobles et à renforcer l'adhésion de ces derniers à l'empire. L'utilisation de ces outils s'avéra cependant délicate et fut marquée, dès ses débuts, par des compromis issus d'un constant rapport de force avec les divers groupes de l'élite et les acteurs régionaux. Plutôt qu'un État hautement centralisé, Akbar légua donc à son successeur Jahāngīr (r. 1605-1627) une panoplie d'instruments administratifs et idéologiques qui, joints à une culture affirmée de la négociation, devaient lui donner les moyens de poursuivre le processus de centralisation qu'il avait amorcé.

L'historiographie traditionnelle concernant la noblesse et ses rapports avec le pouvoir moghol appelle deux remarques supplémentaires. La première a trait au type de matériau jusqu'ici privilégié : les chroniques – telles que l'*Akbar Nāma* d'Abū'l Faẓl pour le règne d'Akbar ou le *Bādšāh Nāma* de 'Abd al-Ḥamid Lāhawrī pour celui de Šāh Jahān (1628-1658) – ainsi que les grands dictionnaires biographiques (*taẓkeras*) des XVII^e-XVIII^e siècles⁵ ont constitué la base de la majorité des études consacrées à la noblesse moghole; celles-ci ont à l'inverse laissé de côté tout un ensemble de sources (recueils de correspondance, chroniques, traités de gouvernement) pourtant produites par ou pour les *umarā'* et se rattachant au genre de la littérature sub-impériale. Outre leur exploitation partielle du matériau disponible, ces études se caractérisent par une approche largement positiviste des textes considérés, ignorant le plus souvent le contexte de leur composition et les visées (notamment politiques et idéologiques) qui les sous-tendaient. On se trouve ainsi en présence de deux grands types de travaux : d'une part, des analyses statistiques détaillant la composition ethnique et les fonctions des *umarā'* mais faisant l'impasse tant sur les différentes traditions politiques dont cette noblesse était porteuse que sur les modalités de sa coopération avec le pouvoir moghol⁶; d'autre part, une présentation de l'administration impériale quasiment calquée sur les descriptions fournies par les chroniques officielles et proposant, de ce fait, l'image d'un État hautement centralisé et ayant réussi à contrer toute velléité d'autonomie nobiliaire dès la fin du règne d'Akbar⁷.

5 - Voir par exemple : ŠAIKH FARĪD B. MA'RŪF BHAKKARĪ, *Zakhīrat al-khawānīn*, éd. par S. M. Haq, Karachi, Pakistan Historical Society, 1961-1974, 3 vol.; SAMŠĀM AL-DAWLA AURANGĀBĀDĪ ŠĀH NAWĀZ KHĀN, *Ma'āšir al-umarā'*, trad. par H. Beveridge et B. Prasad, Calcutta, The Asiatic Society of Bengal, 1911-1952, 2 vol.

6 - Voir en particulier le *magnus opus* de MUHAMMAD ATHAR ALI, *The apparatus of empire: Awards of ranks, offices and titles to the Mughal nobility, 1574-1658*, New Delhi/New York, Oxford University Press, 1985, et *Id.*, *The Mughal nobility under Aurangzeb*, Bombay/New York, Oxford University Press, [1966] 1997. La pérennité d'une telle approche est par ailleurs attestée par la publication récente de FIRDOS ANWAR, *Nobility under the Mughals, 1628-1658*, New Delhi, Manohar, 2001.

7 - À ce sujet, voir notamment IRFAN HABIB, *The agrarian system of Mughal India, 1556-1707*, New Delhi/New York, Oxford University Press, [1963] 2002, ainsi que les contri-

Le parti pris ici est tout autre. Méthodologiquement, il s'agit de faire entendre les voix nobiliaires dans le processus de construction impériale en privilégiant l'étude d'une série de textes composés ou commandités par un certain nombre d'*amīrs* du règne de Jahāngīr. L'analyse critique de ce corpus – centrée sur les rhétoriques légitimantes et les pratiques politiques « interstitielles » qui y affleurent – apparaît particulièrement nécessaire dans la mesure où elle permet de préciser la façon dont ces élites accueillirent la politique nobiliaire du monarque et de son prédécesseur, mais aussi d'éclairer les modes de réaction idéologique et pragmatique que celles-ci élaborèrent en réponse à la pression croissante du modèle impérial. D'un point de vue chronologique, il s'agit d'éclairer un segment longtemps laissé dans l'ombre en interrogeant l'évolution de l'empire après la mort d'Akbar et ce, hors du paradigme d'essor, de consolidation et de déclin jusqu'ici dominant. Dans cette optique, le cas de Jahāngīr apparaît d'autant plus exemplaire que le désintéret de l'historiographie à son égard s'est accompagné d'une véritable négation de sa personnalité politique⁸. Comparé à un Akbar unanimement considéré comme le père fondateur des institutions de l'empire, l'interprétation conventionnelle veut en effet que Jahāngīr n'ait été (au mieux) qu'un pâle continuateur dont le seul mérite fut de ne pas remettre en cause les mesures que son prédécesseur avait imposées. Au pire, c'est sous les traits d'un homme sous influence qu'il est décrit : influence des drogues (alcool, opium) et, surtout, ascendant politique de son épouse favorite Nūr Jahān et de sa famille⁹. Outre le fait que cette image négative doit en réalité bien davantage à la confluence de traditions historiographiques orientaliste et proprement moghole qu'à une quelconque absence de qualités royales¹⁰, la rareté des études consacrées à son règne apparaît particulièrement regrettable dès lors qu'on considère, comme c'est le cas ici, que l'empire ne se figea pas en une essence immuable à la mort d'Akbar. Le premier quart du XVII^e siècle constitue au contraire un moment-clé pour étudier le fonctionnement et l'évolution des cadres politiques mis en place par ce monarque et pour apporter, ce faisant, un nouvel éclairage sur la question fondamentale des relations entre pouvoir et noblesse.

butions consacrées à l'administration moghole parues dans *Medieval India. A miscellany*, une collection publiée par le département d'histoire de l'université musulmane d'Aligarh à partir de 1969.

8 - La plus récente monographie le concernant remonte significativement à 1922 : BENI PRASAD, *History of Jahangir*, Londres/Bombay, Oxford University Press, 1922.

9 - Depuis les années 1920, c'est d'ailleurs à Nūr Jahān qu'ont été consacrées la plupart des publications ayant trait au règne de Jahāngīr. Pour un exemple récent et symptomatique de cette historiographie, voir ELLISON BANKS FINDLY, *Nur Jahan. Empress of Mughal India*, New Delhi/New York, Oxford University Press, [1993] 2001.

10 - Sur ce point, voir CORINNE LEFÈVRE, *Pouvoir et élites dans l'Empire moghol de Jahāngīr (r. 1605-1627)*, Paris, Les Indes Savantes (à paraître).

Traditions nobiliaires et modèle impérial : les modalités de la coopération

La politique nobiliaire mise en place par Jahāngīr dans les années qui suivirent son accession au trône et, surtout, l'échec de la révolte de son fils aîné Khusraw en 1606¹¹ fut marquée par trois grandes tendances. La première est le mouvement de conciliation engagé par le nouveau monarque auprès de l'ancienne noblesse akbaride¹². La seconde, et sans doute la mieux connue, est la montée en puissance des Iraniens au sein de l'appareil d'État – un phénomène par ailleurs abusivement attribué à l'influence de Nūr Jahān, elle-même d'origine iranienne¹³. Le premier quart du XVII^e siècle vit, enfin, l'intégration dans l'empire de plusieurs groupes (Afghans, certains clans rājapūts) jusqu'alors considérés comme des ennemis du pouvoir moghol ou occupant une position marginale. Datant du milieu du règne de Jahāngīr, deux chroniques respectivement dédiées aux *amīrs* 'Abd al-Raḥīm Khān-i Khānān et Khān Jahān Lodī permettent d'envisager le point de vue des élites militaro-administratives à différents moments de leur intégration dans l'empire : tandis que le *Ma'āṣir-i Raḥīmī* (*Les actes mémorables de Raḥīm/Les gloires du miséricordieux*)¹⁴ émane d'une frange de la noblesse profondément assimilée depuis

11 - Les dernières années du règne d'Akbar furent en effet marquées par un sévère conflit pour la succession qui opposa Jahāngīr à son fils Khusraw : voir MUZAFFAR ALAM et SANJAY SUBRAHMANYAM, « Witnessing transition: Views on the end of the Akbari dispensation », in K. N. PANIKKAR, T. J. BYRES et U. PATNAIK (éd.), *The making of history: Essays presented to Irfan Habib*, Londres, Anthem Press, [2000] 2002, p. 104-140. L'avènement de Jahāngīr en octobre 1605 ne mit pas fin à la rivalité entre les deux hommes et, dans les mois suivants, le nouveau souverain prit une série de mesures visant à réduire définitivement Khusraw à l'impuissance politique. Craignant pour sa vie, le prince n'avait désormais d'autre alternative que la rébellion (6-26 avril 1606). Malgré la rapidité avec laquelle elle fut matée, cette révolte constitua un événement majeur du règne de Jahāngīr dans la mesure où elle bénéficia non seulement du soutien d'une partie importante de la noblesse et de la population, mais ne fut pas loin d'aboutir à une division de l'empire (voir C. LEFÈVRE, *Pouvoir et élites...*, *op. cit.*, chap. 7).

12 - Lorsque Jahāngīr sortit vainqueur de la compétition, il prit soin de ne pas s'aliéner la noblesse de son père en maintenant ses membres en place (quelle qu'ait été leur position au moment de la crise de succession) et en leur accordant une augmentation substantielle de leur rang.

13 - Entre 1595 et 1621, la part des *amīrs* iraniens dans la noblesse moghole passa de fait de 22 à 29 %, faisant de ces derniers le premier groupe de la noblesse devant les Tūrānīs, tant du point de vue numérique qu'en matière de charges attribuées. Voir IRFAN HABIB, « The family of Nur Jahan during Jahangir's reign: A political study », *Medieval India. A miscellany*, I, 1969, p. 74-95, pour l'historiographie traditionnelle à ce sujet et SANJAY SUBRAHMANYAM, « Iranians abroad: intra-Asian elite migration and early modern State formation », *Journal of Asian Studies*, LI-2, 1992, p. 340-363, pour une réinterprétation convaincante de ce phénomène.

14 - 'ABD AL-BĀQĪ NAHĀWANDĪ, *Ma'āṣir-i Raḥīmī*, éd. par M. Hidayat Husain, Calcutta, The Asiatic Society of Bengal, 1910-1931, 3 vol.

l'époque d'Akbar (les Iraniens), la *Tārīkh-i Khān Jahānī wa Makhzan-i Afḡānī* (*L'histoire de Khān Jahān et le trésor afghan*)¹⁵ reflète pour sa part la position du groupe afghan, plus récemment associé à l'*imperium* moghol.

'Abd al-Raḥīm Khān-i Khānān et la noblesse iranienne

Amīr akbaride plutôt que jahāngīride, 'Abd al-Raḥīm (1556-1627) est, de par ses origines, un bon représentant de l'ancienne noblesse iranienne au service des Moghols. Ses ancêtres appartenaient à un clan des Turcs Qarā Qūyunlū et avaient associé leur destin à celui des Tīmūrīdes de l'Inde dès l'époque de Bābur (r. 1526-1530), le fondateur de la dynastie. Son père Bairam Khān joua un rôle déterminant lors de la reconquête de l'Inde par Humāyūn (r. 1530-1540 puis 1555-1556), et devint le régent du jeune Akbar à son avènement en 1556. Le pouvoir qu'il acquit suscita néanmoins rapidement de nombreuses jalousies et, en 1561, il perdit la confiance de l'empereur avant d'être assassiné sur le chemin de l'exil qui devait le mener à La Mecque. Akbar décida alors de prendre son fils unique sous sa protection, et c'est sous le règne de ce monarque que 'Abd al-Raḥīm fit son apprentissage de chef militaire et d'administrateur¹⁶. Il participa successivement à la conquête du Gujarat et du Sind, avant d'être nommé en 1593 au Deccan – nouveau front méridional de l'empire. C'est dans cette région qu'il allait passer le restant de sa vie (à l'exception de quelques brèves interruptions) et atteindre son plus haut niveau de pouvoir et d'autonomie.

Sa gestion des affaires du Deccan et, plus particulièrement, des expéditions mogholes lancées contre le sultanat indépendant d'Ahmadnagar fut néanmoins rapidement contestée : à partir du milieu des années 1590, des accusations de collusion avec l'ennemi furent régulièrement portées contre lui, et on lui imputa la responsabilité des dissensions qui opposaient les *amīrs* stationnés dans le Deccan et compromettaient d'autant le succès des opérations mogholes dans cette zone¹⁷. 'Abd al-Raḥīm semble cependant avoir acquis un tel niveau d'expertise dans les affaires de la région qu'il était devenu impossible de se passer de sa coopération. En 1610, Jahāngīr choisit ainsi de le remplacer par Khān Jahān Lodī, mais fut contraint de le renvoyer sur place deux ans plus tard suite à l'échec de son successeur. Il est également probable que c'est l'expertise régionale de 'Abd al-Raḥīm qui poussa le prince Khurram (le fils de Jahāngīr et futur Šāh Jahān) à s'associer

15 - KHAWAJA NĪMATULLĀH B. ḤĀBIBULLĀH HARAWĪ, *Tārīkh-i Khān Jahānī wa Makhzan-i Afḡānī*, éd. par S. M. Imamuddin, Dacca, Asiatic Society of Pakistan, 1960, 2 vol.

16 - Pour un récit détaillé de la carrière de 'Abd al-Raḥīm sous le règne d'Akbar, voir AFZAL HUSAIN, *The nobility under Akbar and Jahāngīr: A study of family groups*, New Delhi, Manohar, 1999, p. 27-36.

17 - HARAWĪ, *Tārīkh-i Khān Jahānī...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 498; BHAKKARĪ, *Zakhīrat...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 45-47; ŠĀH NAWĀZ KHĀN, *Ma'āšir al-umarā'*, *op. cit.*, vol. 1, p. 63; NŪR AL-DĪN MUḤAMMAD JAHĀNGĪR, *Jahāngīr Nāma*, trad. par W. M. Thackston, Washington/New York, Freer Gallery of Art & Arthur M. Sackler Gallery/Smithsonian Institution/Oxford University Press, 1999, p. 114. Dans cette optique, il est également important de noter que 'Abd al-Raḥīm conclut une alliance matrimoniale avec le Nizām Šāh d'Ahmadnagar.

étroitement avec lui après avoir été nommé à la tête des opérations du Deccan en 1616 : l'alliance fut scellée en 1617 par le mariage du prince et de la petite-fille du *Khān-i Khānān*. Lorsque *Khurram* quitta la région deux ans plus tard, il obtint pour l'*amīr* le gouvernement des provinces du Berar, du Khandesh et d'Ahmadnagar. L'alliance des deux hommes résista à l'entrée en rébellion du prince en 1622¹⁸, mais 'Abd al-Raḥīm rejoignit peu après le camp de l'empereur. Il dut dès lors attendre 1625 pour regagner les faveurs de Jahāngīr et se voir rendre son titre et son rang antérieurs. La révolte de l'*amīr* Mahābat *Khān* lui valut cependant une ultime promotion : il obtint les *jāgīrs*¹⁹ de l'ancien favori et fut chargé de se lancer à sa poursuite. Il mourut cependant en route, à Delhi, le 22 septembre 1627.

Ce résumé de la carrière politique et administrative de 'Abd al-Raḥīm ne permet pas de douter que le *Khān* fut une des figures majeures de l'empire sous Akbar et Jahāngīr. Dès le milieu des années 1590, et plus encore durant le premier quart du XVII^e siècle, sa réputation de chef militaire et de serviteur intègre de la dynastie fut cependant sérieusement mise à mal : les accusations de collusion avec les forces deccanis, récurrentes dans les sources contemporaines et postérieures, sont en effet trop nombreuses pour être ignorées ou mises sur le compte de malveillances ou de jalousies. En tout état de cause, le réseau qu'avait établi 'Abd al-Raḥīm par le biais d'alliances matrimoniales avec la famille impériale, les membres de la noblesse moghole et les autres dynasties musulmanes de l'Inde avait fait de lui un personnage incontournable, que les Moghols ne pouvaient guère se permettre de s'aliéner malgré la tiédeur de son appui au Deccan²⁰.

Déconsidéré par ses agissements dans cette région, 'Abd al-Raḥīm jouissait en revanche d'une réputation sans tache dans le domaine de la culture. À l'instar de nombre de ses contemporains, et suivant en ceci l'exemple impérial (ainsi que celui de son père), il combinait en effet les qualités de l'homme d'épée et de l'homme de lettres. Le *Khān-i Khānān* se distinguait en premier lieu par ses capacités linguistiques : il parlait parfaitement l'arabe, le turc, le persan et le hindavi ; il maîtrisait également le sanskrit ainsi que le portugais qu'il apprit sur l'ordre d'Akbar. Dans ce domaine, la traduction du turc en persan des *Mémoires* de Bābur

18 - En 1621, la maladie prolongée qui manqua d'emporter Jahāngīr marqua le début du conflit pour sa succession, auquel doit être rattachée la rébellion de Šāh Jahān. Pour un récit de ses principales étapes, voir MUNIS DANIYAL FARUQI, « Princes and power in the Mughal Empire, 1569-1657 », Ph. D., Université Duke, 2002, p. 221-269.

19 - Le *jāgīr* est le revenu d'une terre déterminée assigné à un dignitaire moghol en guise de salaire.

20 - La politique d'alliances matrimoniales avec les Tīmūrīdes commença dès le xv^e siècle avec 'Alī Šukr Beg, un des ancêtres de 'Abd al-Raḥīm. Son père Bairam *Khān* épousa la sœur de l'empereur Humāyūn, tandis que 'Abd al-Raḥīm maria respectivement sa fille et sa petite-fille aux princes Dāniyāl (fils d'Akbar) et *Khurram*. Le *Khān* était également lié aux grandes familles de l'empire moghol, telles que celle de Mīrzā 'Azīz Koka ou les importantes lignées iraniennes d'I'timād al-Dawla, des Injūs et des princes safavides de Qandahar. En ce qui concerne les alliances avec les autres dynasties indo-musulmanes, on doit citer, outre celle formée avec le Nizām Šāh d'Ahmadnagar, le mariage du fils de 'Abd al-Raḥīm avec la fille de Jānī Beg Tar*khān*, l'ancien souverain du Sind (A. HUSAIN, *The nobility under Akbar and Jahāngīr...*, op. cit., p. 12-13).

fut sans doute sa plus grande réalisation. ‘Abd al-Raḥīm était également un auteur à part entière, comme le montrent les nombreux poèmes qu’il composa en persan et en hindavi sous le nom de plume de Raḥīm (« le miséricordieux »)²¹. Cependant, au-delà de ses dons personnels, l’*amīr* marqua surtout son époque par l’étendue et l’intensité de ses activités de patronage. Le nombre et la qualité des poètes qu’il protégea sont bien connus et l’on peut citer, entre autres, les noms de ‘Urff Šīrāzī et de Šakībī Iṣfahānī : comme leur *nisbat* l’indique, une grande partie d’entre eux était originaire d’Iran, et tous témoignèrent de leur reconnaissance à travers les poèmes panégyriques qu’ils adressèrent au *Khān*. Vers 1580, ‘Abd al-Raḥīm fonda en outre un établissement tenant à la fois de la bibliothèque et de l’atelier de peinture, que seule surpassait l’institution impériale. Une place prééminente y était accordée aux classiques de la littérature persane et aux textes théologiques et mystiques, mais il accueillait également des traductions persanes d’œuvres en sanskrit comme le *Rāmāyaṇa*²².

Amīr et mécène de premier ordre, il n’est guère étonnant que le *Khān-i Khānān* ait succombé au désir de voir ses mérites loués dans un ouvrage qui lui soit entièrement consacré. En 1614, il confia cette tâche à ‘Abd al-Bāqī Nahāwandī, un des protégés de sa cour tout juste arrivé d’Iran, où il avait été employé dans l’administration safavide²³. Achevée en 1616, son œuvre – le *Ma’āsīr-i Raḥīmī* – fut donc composée à la demande de ‘Abd al-Raḥīm lors de l’une des périodes les plus importantes de sa carrière : entre 1612 (date de son retour au Deccan) et 1616, qui vit l’arrivée de *Khurram* dans la région, l’*amīr* bénéficia en effet à nouveau d’une autorité sans partage sur les provinces méridionales de l’empire. Dans le même temps, les accusations de collusion avec les pouvoirs du Deccan continuèrent de se faire entendre : il n’est donc pas exclu qu’à l’orée de la vieillesse, ‘Abd al-Raḥīm ait ressenti le besoin de répondre aux critiques qui lui étaient faites et de donner de lui une image bien différente de celle que diffusaient ses détracteurs. Dans cette optique, il choisit de s’approprier le modèle de la chronique impériale établi par Akbar²⁴ et d’en faire l’instrument de sa réhabilitation : en ce sens, le *Ma’āsīr-i Raḥīmī* peut être considéré comme une formidable opération de relations publiques destinée tout à la fois à Jahāngīr et à l’ensemble de la noblesse moghole. Une lecture attentive du troisième chapitre (description des qualités et

21 - Pour des exemples de sa poésie persane, voir NAHĀWANDĪ, *Ma’āsīr...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 562-570. Pour sa poésie hindavi, voir VANSHIDAR VIDYALANKAIZ, « ‘Abdur Rahim and his Hindi poetry », *Islamic culture*, XXIV, 1950, p. 123-133, et RONALD STUART MCGREGOR, *Hindi literature from its beginning to the 19th century*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1984, p. 121-122.

22 - Sur cette bibliothèque-atelier, voir la magnifique étude de JOHN SEYLLER, *Workshop and patron in Mughal India. The Freer Rāmāyaṇa and other illustrated manuscripts of ‘Abd al-Raḥīm*, Zurich, Artibus Asiae Publishers, 1999.

23 - Sur ce personnage, voir la notice qu’il consacra à sa propre personne dans NAHĀWANDĪ, *Ma’āsīr...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 1535-1576.

24 - À ce sujet, voir notamment SAIYID ATHAR ABBAS RIZVI, *Religious and intellectual history of the Muslims in Akbar’s reign, with special reference to Abu’l Fazl, 1556-1605*, New Delhi, Munshiram Manoharlal, 1975.

des bienfaits de l'*amīr*) et de l'épilogue – évoquant la vie et les réalisations des ulémas, poètes, artistes et hommes d'épée qui bénéficièrent de son patronage – permet par ailleurs d'identifier les leviers actionnés par le *Khān-i Khānān* (*via* Nahāwandī) dans son entreprise de réhabilitation : dans cette partie de la chronique, 'Abd al-Raḥīm apparaît en effet non seulement comme un administrateur hors pair et un mécène exceptionnel mais aussi, et surtout, comme un derviche dont la piété confine à la sainteté.

Le *Ma'āsīr-i Raḥīmī* présente un portrait de 'Abd al-Raḥīm qui se conforme dans ses grandes lignes au modèle officiel du gouvernant agissant sur délégation de l'empereur. Il ne craint pas de mettre sa vie en péril pour assurer l'extension et la conservation des territoires du royaume : ce thème est longuement développé dans le second chapitre qui met en exergue la vaillance du *Khān* lors des conquêtes du Gujarat, du Sind et du Deccan²⁵. Ce n'est cependant pas sur ce point – contesté, comme on l'a vu – que se concentrent les efforts de Nahāwandī pour redorer l'image de son patron. Suivant un *topos* cher aux chroniqueurs moghols, l'auteur cherche en premier lieu à présenter l'*amīr* comme un administrateur exemplaire, et ce dans les deux dimensions essentielles que revêtait alors cette activité : l'épistolographie et la gestion des sujets. Outre la reproduction d'une partie de la correspondance du *Khān*, Nahāwandī se livre à un brillant éloge des qualités de *munshī* (scribe, secrétaire) de son patron, qu'il conclut en ces termes : « À l'heure actuelle, en Hindoustan, personne ne compose ni ne peut composer mieux que lui la correspondance (*makātabāt*), les édits (*farāmīn*) et les pétitions (*mudda'īyyāt*). Dans cette science (*fan*), il accomplit des miracles²⁶. »

Le souci des populations dont il a la charge est une autre vertu cardinale que Nahāwandī porte au crédit de 'Abd al-Raḥīm. Ce souci s'exprime d'abord, de façon classique, à travers les thèmes de l'accessibilité et de la justice qui sous-tendent la description de l'emploi du temps hebdomadaire du *Khān*. Les multiples allusions à sa générosité soulignent par ailleurs qu'il avait à cœur cet autre devoir du bon gouvernant qu'est la charité²⁷. La sollicitude de l'*amīr* à l'égard de ses administrés prend également une forme moins commune avec l'évocation de son œuvre architecturale²⁸. C'est sans surprise à Burhanpur, où le *Khān* résida durant son long séjour au Deccan, que son empreinte fut la plus visible. Dans cette ville dont les Moghols avaient fait leur quartier général après la conquête du Khandesh en 1601, il fut à l'origine de plusieurs monuments d'architecture civile qui visaient à l'amélioration des conditions de vie de la population. En 1615, il dota ainsi la cité d'un important système d'irrigation : conçu sur le modèle iranien des *qanāts*, le réseau de canaux souterrains alimentait son jardin de La'l Bāg et l'ensemble de la ville. 'Abd al-Raḥīm avait également à cœur le bien-être spirituel de ses administrés : à

25 - À plusieurs reprises, il est ainsi comparé à Rustam, un des héros de l'épopée iranienne du *Šāh Nāma* (NAHĀWANDĪ, *Ma'āsīr...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 542 et 544).

26 - *Ibid.*, p. 557.

27 - *Ibid.*, p. 543, 571 (où il est comparé à Hātim, parangon arabe de la générosité) et 573.

28 - Sur celle-ci, *ibid.*, p. 598-612 et EBBA KOCH, *Mughal architecture: An outline of its history (1528-1858)*, New Delhi, Oxford University Press, [1991] 2002, p. 90-92.

Surat, il affréta trois navires qui étaient à la disposition permanente de ceux qui souhaitaient se rendre en pèlerinage aux Lieux saints mais qui n'en avaient pas les moyens²⁹.

Le gigantisme de l'épilogue donne à voir une autre facette de la personnalité de l'*amīr* que Nahāwandī s'attache à mettre en exergue : le portrait d'un mécène d'une envergure exceptionnelle est un des pivots de la réhabilitation que propose le *Ma'āsīr-i Raḥīmī*. Cette partie de l'œuvre doit bien évidemment être étudiée dans la perspective d'une histoire culturelle de l'Inde moghole, et c'est d'ailleurs essentiellement dans cette optique qu'elle a jusqu'à présent été analysée³⁰. Cependant, elle a également une signification politique qui mérite qu'on s'y attarde. En se posant comme une figure du patron idéal, 'Abd al-Raḥīm établit une rivalité avec l'empereur qui est aussi, faut-il le rappeler, le premier mécène du royaume. Toutefois, cette partie de l'œuvre ne constitue pas en tant que telle une rupture avec l'image de conformité développée dans les autres chapitres : quoi de plus normal pour un *amīr* que de recruter, à son niveau, de bons serviteurs pour lui-même et pour l'empire ? Seulement, par l'importance qu'il acquiert – près de mille sept cents pages, l'épilogue introduit de façon détournée un glissement dans la représentation du pouvoir qui était jusque-là proposée. C'est comme si, pour 'Abd al-Raḥīm, la capacité à patronner constituait, plus que toute autre chose, la fin ultime du pouvoir. Mieux encore : en accordant quelque mille cinq cents pages aux poètes qui bénéficièrent de son mécénat (soit près de la moitié de l'ensemble de l'ouvrage), le *Khān-i Khānān* affirmait la primauté de la dimension culturelle de son pouvoir. Si elle est originale, cette revendication ne doit pas pour autant surprendre de la part d'un *amīr* : la culture (et en particulier la littérature) étant à l'époque moghole une activité qu'il était plus difficile à l'autorité impériale de contrôler, elle constituait un lieu où l'affirmation de soi pouvait s'exprimer plus librement et s'affranchir en partie du modèle officiel. Le glissement vers l'hagiographie que présentent certains passages du *Ma'āsīr-i Raḥīmī* indique que 'Abd al-Raḥīm et son panégyriste avaient pleinement saisi toutes les possibilités qu'offrait un tel espace de « liberté ».

On connaît bien aujourd'hui le penchant du *Khān-i Khānān* pour le soufisme, ainsi que les relations qu'il établit avec diverses figures religieuses de son époque. Dans ce domaine, les recueils épistolaires (*maktūbāt*) des soufis constituent une précieuse source d'information. Certains donnent en effet à voir la correspondance que l'*amīr* entretenait avec le Qādirī 'Abd al-Ḥaqq Muḥaddīḍ Dihlawī, le Naqṣbandī *Khawāja* Bāqī Billāh, ainsi qu'avec son célèbre disciple Aḥmad Sirhindī³¹. 'Abd al-Raḥīm avait le plus grand respect pour ce dernier – qu'il semble avoir considéré

29 - NAHĀWANDĪ, *Ma'āsīr...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 611-612. Ces navires lui permettaient également de participer au lucratif commerce avec le Hijaz.

30 - Voir notamment EVA ORTHMANN, *'Abd al-Raḥīm ḥān-e ḥānān (964-1036/1556-1627): Staatsmann und Mäzen*, Berlin, Klaus Schwarz Verlag, 1996 ; CHHOTUBHAI R. NAIK, *'Abd'ur Raḥīm Khān-i Khānān and his literary circle*, Ahmadabad, Gujarat University, 1966.

31 - Sur ces personnages, et pour un panorama général du soufisme en Inde moghole, voir SAIYID ATHAR ABBAS RIZVI, *A history of Sufism in India*, vol. 2, *From sixteenth century to modern century*, New Delhi, Munshiram Manoharlal, [1983] 2002.

comme un *pīr* (maître spirituel) – et il aida plusieurs de ses disciples à s'établir dans le Deccan³². L'importance du Khān-i Khānān dans le paysage mystique de la région est par ailleurs attestée par un ouvrage conservé dans un sanctuaire *ciṣṭī* de Khuldabad et intitulé *Faṭḥ al-Awliyā'*. Ce dictionnaire biographique des saints de Burhanpur fut commandité par 'Abd al-Raḥīm en 1620, alors que la ville était assiégée par les forces d'Ahmadnagar, et il est possible que ce *tazkera* ait été considéré par le Khān comme un moyen d'obtenir l'assistance des saints de la région dans sa lutte contre le sultanat³³. Il indique en tout cas que l'*amīr* était en excellents termes avec les soufis *ciṣṭīs* de Burhanpur et de Khuldabad. On sait enfin que 'Abd al-Raḥīm fréquentait assidûment les réunions organisées par Bībī Rāstī et 'Isā Jundullāh – deux figures importantes de la *Šaṭṭāriyya deccani*³⁴.

L'association d'un *amīr* avec les personnalités religieuses de son temps est loin d'être un fait inhabituel dans l'Inde moghole du XVII^e siècle : Khān Jahān Lodī cultivait aussi la compagnie des soufis de même, par exemple, que Šaikḥ Farīd Bukhārī. Outre sa dimension spirituelle et personnelle, ce genre de relations faisait partie intégrante des activités de patronage des *umarā'*. À ce titre, on doit rappeler que l'épilogue du *Ma'āšir-i Raḥīmī* ne contient pas moins de trente notices consacrées aux savants et ulémas qui bénéficièrent de la protection de 'Abd al-Raḥīm³⁵. Ce qui est en revanche surprenant, c'est qu'aucun des soufis dont on sait par ailleurs qu'ils entretenirent des relations suivies avec le Khān-i Khānān n'occupe une place significative dans l'œuvre de Nahāwandī. Ils ne figurent pas parmi les notices évoquées et il est remarquable que ces dernières ne concernent, à quelques exceptions près, que des figures de « second ordre » dont il est souvent impossible de retrouver la trace par ailleurs. Enfin, si dans le cadre de l'épilogue, l'auteur présente à l'occasion le Khān comme le disciple (*murīd*) de certains personnages, il en va tout autrement dans le troisième chapitre qui est exclusivement consacré à l'éloge de l'*amīr*.

En ce qui concerne les mérites et vertus spirituels de 'Abd al-Raḥīm, cette partie de la chronique s'ouvre somme toute de façon assez classique, et le Khān-i Khānān est d'abord loué pour la générosité dont il fait preuve à l'égard de la gent religieuse. Par la suite, il apparaît cependant bien moins comme le serviteur zélé de ceux qui se consacrent à Dieu que comme un mystique à part entière : « Suivant la manière du soufisme (*taṣawwuf*) [...], il est le Junaid et le Bāyazīd de son époque et de son temps », à tel point que « la brûlure et la consommation, la compassion, l'ascétisme et l'humilité qu'il porte en lui ne se retrouvent chez aucun autre soufi

32 - *Ibid.*, p. 224-226.

33 - Sur ce texte, voir CARL W. ERNST, *Eternal garden: Mysticism, history and politics at a South Asian Sufi center*, Albany, State University of New York Press, 1992, p. 209-210.

34 - CARL W. ERNST, « Persecution and circumspection in Shattārī Sufism », in F. DE JONG et B. RADTKE (éd.), *Islamic mysticism contested: Thirteen centuries of controversies and polemics*, Leyde, E. J. Brill, 1999, p. 416-435, ici p. 428-429 et ANNEMARIE SCHIMMEL, « A dervish in the guise of a prince: Khān-i Khānān Abdur Raḥīm as a patron », in B. STOLER MILLER (éd.), *The powers of Art: Patronage in Indian culture*, New Delhi, Oxford University Press, 1992, p. 202-223, ici p. 211-212.

35 - NAHĀWANDĪ, *Ma'āšir...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 9-65.

(*yak az šūfiyyat*) ou philosophe (*ahl-i taḥqīq*)³⁶. Sa quête religieuse est par ailleurs si intense qu'elle l'amène à rechercher sans cesse la compagnie des religieux :

*La nuit, il sortait du palais avec ses nobles et se rendait en visite dans les hospices, mosquées, madrasas, et ermitages afin de converser avec ce groupe révééré. Ceux qui le rencontraient sans le connaître ne trouvaient chez lui aucune trace du sultanat ni aucun signe du commandement militaire et de la grandeur. Il considérait comme obligatoire et nécessaire de révéérer et de respecter les derviches, les humbles, les nécessiteux et les pauvres. Le savoir qu'il tirait de ses entretiens avec eux l'exaltait*³⁷.

En tout état de cause, et comme se plaît à le souligner Nahāwandī à plusieurs reprises, 'Abd al-Raḥīm est « un derviche en habit de sultan et un ange d'apparence humaine »³⁸. C'est tout au moins ce dont il veut convaincre son lecteur : le fait de présenter le Khān-i Khānān comme un des soufis les plus accomplis de son temps constitue sans aucun doute la pièce maîtresse de l'entreprise de réhabilitation qu'est le *Ma'āsīr-i Raḥīmī*. Il ne nous appartient pas de juger du degré de spiritualité atteint par 'Abd al-Raḥīm ; la question est bien plutôt de déterminer dans quelle mesure les efforts de son panégyriste-hagiographe portèrent leurs fruits. Si les deux grands *tazkeras* de la noblesse moghole continuèrent de véhiculer une image fort contrastée de la personnalité de l'*amīr*³⁹, un ouvrage de la fin du XIX^e siècle donne à penser que la stratégie de Nahāwandī et de son patron se révéla finalement payante. Composé en ourdou par Muḥammad Ḥusain Āzād en 1898, le *Darbār-i Akbarī* joua un rôle essentiel dans la formation de l'image populaire de l'empereur Akbar. Parmi les neuf joyaux (*nauratan*) qui, selon lui, donnaient tout son éclat à la cour du monarque se trouvait 'Abd al-Raḥīm : loin de siéger dans cette assemblée en tant que général, *munshī*, mécène ou poète – toutes identités qui étaient à la disposition de l'auteur, le Khān y incarne la figure du soufi⁴⁰. Aujourd'hui encore, la dimension mystique de la personnalité de l'*amīr* continue d'« intoxiquer » les historiens les plus chevronnés au point de leur faire oublier la nature et les visées du texte dans lequel cette image est née⁴¹. L'opération de communication lancée

36 - *Ibid.*, vol. 2, p. 539. Junaid (m. 910) et Bāyazīd (m. 874) représentent respectivement la forme sobre et la forme extatique du soufisme, c'est-à-dire les deux aspects complémentaires du mysticisme musulman (A. SCHIMMEL, « A dervish in the guise of a prince... », art. cit., p. 221, n. 45).

37 - NAHĀWANDĪ, *Ma'āsīr...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 540.

38 - *Ibid.*, p. 477, 540 et 548.

39 - BHAKKARI, *Zakhīrat...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 31-63 et ŠĀH NAWĀZ KHĀN, *Ma'āsīr al-umarā'*, *op. cit.*, vol. 1, p. 50-64.

40 - Je tiens à remercier Sanjay Subrahmanyam d'avoir attiré mon attention sur ce texte.
41 - C'est notamment le cas d'Annemarie Schimmel qui, dans les publications qu'elle a consacrées à 'Abd al-Raḥīm, considère avant tout les dimensions mystique et littéraire du personnage et évacue rapidement le politique de son horizon d'analyse. Refusant d'accorder le moindre crédit aux sources contemporaines et postérieures véhiculant une image plus contrastée de l'*amīr*, elle se condamne ainsi à rester prisonnière du portrait idéal diffusé par le *Ma'āsīr-i Raḥīmī*. Outre son article déjà cité, voir ANNEMARIE SCHIMMEL, « Khankhanan 'Abdul-Rahim and the Sufis », in M. M. MAZZAOUI et V. B. MOREEN (éd.), *Intellectual studies on Islam: Essays written in honor of Martin B. Dickson*, Salt Lake

par Nahāwandī au XVII^e siècle constitue donc sans conteste un succès historiographique d'une grande pérennité.

Si l'on considère le *Ma'āṣir-i Raḥīmī* comme un indicateur représentatif de l'attitude de la noblesse iranienne vis-à-vis du système politique mis en place par les Moghols, force est de constater, au niveau idéologique du moins, l'absence de divergence avec le modèle impérial⁴². Cette convergence fut le résultat de l'influence iranienne sur la pensée politique moghole (elle-même favorisée par un afflux continu d'immigrés depuis le règne de Humāyūn de 1530 à 1540 puis en 1555-1556) bien plus que la conséquence d'une adaptation des Persans à des concepts étrangers⁴³. Lorsqu'elle existait, l'affirmation identitaire des *amīrs* iraniens était ainsi transposée dans d'autres domaines, comme le soufisme et la littérature dans le cas de 'Abd al-Raḥīm.

Jahāngīr favorisa incontestablement la présence iranienne en Inde, mais chercha également à associer à l'empire un certain nombre de groupes autochtones jusque-là marginalisés ou ouvertement opposés à la domination moghole – tels que certains clans rājput̄s et les Afghans dans leur ensemble. À l'inverse des Iraniens, les membres de ces groupes étaient détenteurs d'une tradition politique sensiblement, voire radicalement, différente de celle proposée par les souverains moghols. Il est par conséquent très intéressant de s'interroger sur les solutions élaborées par leurs représentants pour concilier l'adhésion à l'empire avec la préservation d'une certaine identité culturelle et politique. De ce point de vue, l'analyse de la *Tārīkh-i Khān Jahānī wa Makẖzan-i Afgānī* commanditée par l'*amīr* afghan Khān Jahān Lodī est particulièrement révélatrice et donne clairement à voir les difficultés liées à la double appartenance au clan et à l'empire⁴⁴.

Dualité et intégration : les Afghans au service des Moghols

Khān Jahān Lodī (1580-1631) appartenait au clan afghan des Lodīs, basé dans la région montagneuse de Roh, au sud de l'actuel Peshawar. Arrivés en Inde à la fin des années 1480, ses ancêtres louèrent leurs services aux différentes dynasties afghanes qui dominèrent l'Inde du Nord du milieu du XV^e au milieu du XVI^e siècle. À

City, University of Utah Press, 1990, p. 153-160. Malgré ce défaut de perspective, ses travaux restent précieux pour les informations qu'ils apportent sur l'entourage soufi du Khān.

42 - Une conclusion similaire ressort de l'analyse du *Mau'īza-i Jahāngīrī (Admonition jahāngīride)*, « un miroir des princes » composé par un *amīr* iranien récemment immigré en Inde et dédié au monarque régnant en 1612 : SAJIDA S. ALVI (éd.), *Advice on the art of governance: An Indo-Islamic mirror for princes: Mau'īza-i Jahāngīrī of Muḥammad Bāqir Najm-i Sānī*, Albany, State University of New York Press, 1989.

43 - Pour une démonstration désormais classique de cette thèse, voir MUZAFFAR ALAM, « Akhlāqī norms and Mughal governance », in M. ALAM, F. N. DELVOYE et M. GABORIEAU (éd.), *The making of Indo-Persian culture: Indian and French studies*, New Delhi, Manohar, 2000, p. 67-95.

44 - Pour une réflexion sur le cas rājput̄ qu'il est impossible d'aborder ici, voir l'éclairante étude de NORMAN P. ZIEGLER, « Some notes on Rājput̄ loyalties during the Moghal period », in M. ALAM et S. SUBRAHMANYAM (éd.), *The Mughal State...*, *op. cit.*, p. 168-210.

ce titre, ils combattirent à de nombreuses reprises les armées des premiers Moghols Bābur et Humāyūn. Daulat Khān, le père de Khān Jahān, fut le premier membre de la famille à s'allier aux Tīmūrīdes de l'Inde : il passa la majeure partie de sa carrière au service de 'Abd al-Raḥīm Khān-i Khānān jusqu'à ce que, en 1599, le prince Dāniyāl le fasse venir auprès de lui⁴⁵. À sa mort en 1602, ses deux fils Muḥammad Khān et Pīr Khān (le futur Khān Jahān) furent reçus avec faveur par ses anciens protecteurs.

L'avènement de Jahāngīr en 1605 marqua un véritable tournant dans la carrière de Pīr Khān : en l'espace d'un an, entre 1607 et 1608, il atteignit un rang élevé, obtint le titre prestigieux de Khān Jahān et le privilège d'être appelé *farzand* (« fils »). Cette promotion spectaculaire se comprend mieux dès lors qu'on admet qu'elle permit à Jahāngīr de réaliser un véritable coup de maître : il affichait ainsi la volonté du pouvoir moghol de consolider l'alliance avec les Afghans. Cette volonté, exprimée dès avant son accession au trône par ses invitations à Pīr Khān⁴⁶, devint particulièrement pressante suite à la révolte de son fils aîné Khusrāw en 1606. À cette occasion, la majorité des Afghans se rangea en effet aux côtés du rebelle et la question de l'attitude à adopter envers ce groupe s'imposa immédiatement après le retour à l'ordre. Certaines sources indiquent en outre qu'une partie au moins des *umarā'* étaient farouchement hostiles aux Afghans et souhaitaient les exclure totalement du jeu politique moghol⁴⁷. Pragmatique et conscient des avantages qui pouvaient résulter d'une alliance, le monarque refusa de s'engager dans cette voie et initia au contraire une politique globale en faveur de l'intégration de ce groupe⁴⁸. Cette décision fut cependant loin de recevoir l'approbation de l'ensemble des *umarā'*, et certains d'entre eux exprimèrent leur opposition avec une nouvelle intensité à l'occasion de la promotion de Khān Jahān⁴⁹. Il ne fait donc guère de doute que cette dernière ait été liée à la volonté de Jahāngīr de gagner la noblesse afghane à la cause moghole. Ce faisant, le monarque plaçait à la tête de celle-ci un individu qui lui devait tout et qui pourrait donc constituer un formidable instrument de contrôle vis-à-vis de cette même noblesse.

La suite de la carrière de Khān Jahān sous le règne de Jahāngīr ne présente pas de caractéristiques exceptionnelles. Il demeura durant trois ans (1607-1610) à la cour avant d'être envoyé au Deccan et chargé par le souverain d'y rétablir la situation suite à l'échec de la campagne menée par 'Abd al-Raḥīm. Dans cette tâche, il ne fut guère plus heureux que ses prédécesseurs et, jusqu'en 1617, il occupa des postes d'importance variable dans la région. Après son retour à la cour,

45 - HARAWI, *Tārīkh-i Khān Jahānī...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 463-484.

46 - *Ibid.*, p. 486 et 491.

47 - Voir notamment BHAKKARĪ, *Zakhīrat...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 98 et vol. 2, p. 186.

48 - Voir MUHAMMAD ABDUR RAHIM, *History of the Afghans in India, A. D 1545-1631, with especial reference to their relations with the Mughals*, Karachi, Pakistan Publishing House, 1961, p. 260-283 pour les promotions accordées aux Afghans durant le règne de Jahāngīr. Il faut cependant noter que cette politique d'alliance ne fut pas acceptée par tous les Afghans et qu'elle s'accompagna d'une répression armée systématique en cas de révolte ouverte : voir, par exemple, JAHĀNGĪR, *Jahāngīr Nāma*, *op. cit.*, p. 124, 130-132 et 159.

49 - HARAWI, *Tārīkh-i Khān Jahānī...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 494.

il resta auprès de l'empereur pendant trois ans et ce n'est qu'en 1620 qu'il fut à nouveau envoyé en province, cette fois en tant que gouverneur de Multan. Il resta fidèle à Jahāngīr durant la rébellion de Šāh Jahān, et obtint en 1626 la vice-royauté du Deccan. Son soutien obstiné en faveur de Dāwar Bakḥš – un petit-fils de Jahāngīr qui occupa brièvement le trône moghol dans les semaines qui suivirent la mort de l'empereur – explique en grande partie la fin brutale de sa carrière peu après l'avènement de Šāh Jahān en février 1628⁵⁰. Sans doute conscient qu'il ne retrouverait jamais le rang et le pouvoir que Jahāngīr lui avait accordés, Khān Jahān se rebella dans les toutes premières années du nouveau règne et fut exécuté avec ses quatre fils en 1631. Cette rébellion fut à l'origine bien davantage politique qu'ethnique, mais elle n'en eut pas moins d'importantes conséquences pour les Afghans dans leur ensemble : le soutien qu'apportèrent nombre d'entre eux à la révolte du Khān se traduisit par un recul de la position de ce groupe dans la suite du règne de Šāh Jahān⁵¹.

Si les sources contemporaines permettent de reconstituer pour une large part les occupations militaires et administratives de Khān Jahān, il est en revanche beaucoup plus difficile de se faire une idée de ses activités en tant que patron. De fait, la *Tārīkh-i Khān Jahānī wa Makḥzan-i Afḡānī* de Khwāja Ni'matullāh Harawī constitue à ce jour l'unique témoignage de son mécénat. Comme son *nisbat* l'indique, la famille de l'auteur était originaire de Herat, dans le Khorassan, mais on ignore à quelle date elle choisit de s'implanter en Inde. Il est probable que l'émigration ait eu lieu à la génération précédente, car Ni'matullāh précise que son père passa les trente-cinq dernières années de sa vie au service d'Akbar. Ni'matullāh lui-même fut successivement employé par 'Abd al-Raḥīm Khān-i Khānān et Jahāngīr avant d'entrer au service de Khān Jahān en 1609-1610⁵². Il accompagna son nouveau patron dans le Deccan, et resta auprès de lui jusqu'en 1615 – date qui correspond également à l'achèvement de la *Tārīkh* commencée trois ans plus tôt. Cette chronique fut donc composée à une époque où Khān Jahān avait déjà acquis une position éminente au sein de l'empire moghol mais où il connaissait également une certaine disgrâce auprès du souverain. Il est par ailleurs intéressant de noter qu'elle fut produite au Deccan, dans le cercle étroit de la cour du Nawāb et loin des yeux de l'empereur.

Comme la deuxième partie de son titre l'indique, la *Tārīkh* est essentiellement une histoire des Afghans. L'introduction et les deux premiers chapitres sont consacrés aux origines légendaires de ce groupe, tandis que les chapitres 3 et 4 traitent plus particulièrement du pouvoir afghan en Inde entre le xv^e et le xvii^e siècle, c'est-à-dire des dynasties lodī (1451-1526), sūr (1540-1564), karrānī (1564-1575) et nūḥānī (1575-1612), les deux dernières étant établies au Bengale.

50 - À ce sujet, voir A. HUSAIN, *The nobility under Akbar and Jahāngīr...*, *op. cit.*, p. 147-148 et les nouveaux éléments apportés par JORGE FLORES et SANJAY SUBRAHMANYAM, « The Shadow Sultan: Succession and imposture in the Mughal Empire, 1628-1640 », *Journal of the economic and social history of the Orient*, XLVII-1, 2004, p. 1-42, ici p. 17-22.

51 - M. A. RAHIM, *History of the Afghans in India...*, *op. cit.*, p. 289-295.

52 - HARAWI, *Tārīkh-i Khān Jahānī...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 21 et vol. 2, p. 651-652.

Cette histoire politique des Afghans en Inde s'achève en 1612 avec la victoire du gouverneur moghol du Bengale sur 'Usmān Khān Nūhānī⁵³. Le chapitre 6 et la conclusion ont également une optique purement afghane puisqu'ils présentent respectivement la généalogie (en partie fictive) des différentes tribus afghanes et les notices hagiographiques de soixante-six cheikhs afghans⁵⁴.

Les chapitres 5 et 7 se distinguent du reste de l'ouvrage par leur perspective plus restreinte dans la période et le sujet traités : le premier retrace l'histoire de Khān Jahān Lodī et de ses ancêtres, tandis que le second propose le récit des huit premières années du règne de Jahāngīr. Ils diffèrent également des autres par les sources qu'ils utilisent : alors que l'essentiel de l'ouvrage est basé sur un matériau historique antérieur⁵⁵, ces deux sections font davantage appel aux traditions familiales rapportées par Khān Jahān et son entourage ainsi qu'aux observations personnelles de l'auteur. De ce point de vue, la *Tārīkh* se distingue nettement des chroniques afghanes antérieures généralement considérées comme peu fiables et tend à se conformer au modèle de la chronique moghole élaboré par les historiens du règne d'Akbar.

Cette brève description de la *Tārīkh* conduit naturellement à s'interroger sur les raisons de sa composition et l'objectif recherché par son commanditaire. Le lien entre la rédaction de cet ouvrage et la défaite de 'Usmān Khān Nūhānī est difficilement contestable. Il est probable qu'avec la suppression de ce dernier pôle de résistance par les Moghols, la domination afghane ait désormais été considérée comme faisant partie d'un passé révolu : à partir du moment où la question d'un pouvoir afghan en Inde quittait le domaine de la géopolitique pour entrer dans celui de l'histoire, la composition d'une chronique largement consacrée à ce sujet cessait d'être perçue comme un acte de résistance. La *Tārīkh-i Khān Jahānī* est donc la première voix afghane à émerger après une trentaine d'années de conflit et la victoire « finale » des Moghols. Elle est aussi le reflet du changement de rapport de forces qui s'est opéré dans l'intervalle : Khān Jahān, son commanditaire, n'est plus un souverain indépendant, mais un *amīr* afghan au service des Moghols.

C'est d'ailleurs cette double identité du Nawāb qui structure, plus que toute autre chose, l'œuvre de Ni'matullāh. En présentant Khān Jahān comme le premier des Afghans, il s'agit tout à la fois de faire accepter sa position prééminente à l'ensemble des élites afghanes et de rappeler à Jahāngīr la grandeur de l'héritage dont il est le détenteur. Cette exaltation du passé afghan peut certes être considérée comme une simple nostalgie vis-à-vis d'un âge d'or révolu. Mais elle participe sans doute aussi d'une redéfinition de l'identité afghane à travers l'écriture de son histoire : une redéfinition qui pourrait éventuellement mener à une renaissance

53 - Pour une histoire synthétique de la pénétration moghole au Bengale, voir RICHARD MAXWELL EATON, *The rise of Islam and the Bengal frontier, 1204-1760*, New Delhi, Oxford University Press, [1993] 2000, p. 137-155.

54 - Sur cette partie de l'ouvrage, voir la récente analyse de NILE GREEN, « Blessed men and tribal politics: Notes on political culture in the Indo-Afghan world », *Journal of the economic and social history of the Orient*, XLIX-3, 2006, p. 344-360.

55 - Voir HARAWĪ, *Tārīkh-i Khān Jahānī...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 5 et 23-24 pour une présentation des sources qui ont servi à l'élaboration de la *Tārīkh*.

politique⁵⁶. En attendant ce jour, l'heure est à la soumission au pouvoir moghol, et Khān Jahān est également la figure dominante de cette alliance. Dans cette perspective, l'objectif est de convaincre Jahāngīr du bien-fondé de cette attitude. Chronique afghane à la mode moghole, la *Tārīkh* est donc marquée par une tension constante entre la reconnaissance de la souveraineté tīmūride et l'affirmation de la grandeur de l'identité afghane. Le fait que cet ouvrage ait généralement été utilisé pour reconstituer la période de domination afghane en Inde montre cependant que sa polarité originelle n'a jusqu'ici guère été comprise des historiens⁵⁷. En témoigne également le peu d'intérêt porté aux chapitres relatifs à Khān Jahān et à Jahāngīr : leur analyse apparaît pourtant particulièrement précieuse dans la perspective des relations entre la noblesse et le pouvoir moghol.

Le chapitre 5 donne à voir plusieurs états des rapports entre Jahāngīr et Khān Jahān. Dans un premier temps, qui est celui de la promotion et du séjour à la cour (1607-1610), la relation est quasi fusionnelle. Incarnation du *nadīm* (compagnon) idéal, le Khān est comblé de faveurs et acquiert une influence importante auprès du souverain : il est le conseiller dont l'intercession peut être salvatrice. Si Jahāngīr n'évoque qu'en termes vagues l'importance qu'il accordait à l'avis du Nawāb⁵⁸, Ni'matullāh en fournit plusieurs exemples précis⁵⁹. On ne peut cependant ignorer que les quatre *amīrs* en faveur desquels il aurait intercédé – Mīrzā 'Azīz Koka, Rāja Mān Singh, Šarīf Khān et 'Abd al-Raḥīm Khān-i Khānān – sont précisément ceux auxquels il eut à faire durant son séjour au Deccan et dont il obtint à son tour le soutien lors de moments difficiles⁶⁰. Cette convergence n'est certainement pas le fruit du hasard, et il est possible que le récit de certaines de ces intercessions ait été fabriqué en vue de présenter le commanditaire de la *Tārīkh* comme un créancier et non comme un débiteur envers ces personnages.

Dans un deuxième temps, qui est celui du séjour au Deccan (1610-1615), Khān Jahān devient progressivement une figure de pouvoir autonome. La relation avec le monarque reste néanmoins très forte non seulement par le lien d'obéissance et de délégation qui unit les deux hommes, mais aussi à travers la conformité au modèle impérial qui sous-tend le comportement du Nawāb. De ce point de vue,

56 - De ce point de vue, on ne peut sous-estimer le rôle joué par la *Tārīkh* dans le contexte des États indo-afghans du XVIII^e siècle : elle fut en effet à l'origine de la construction d'une tradition proprement rohilla – dynastie afghane qui domina la région indienne du Katehr, par la suite mieux connue sous le nom de Rohilkhand, dans les années 1750-1770 – et constitua une source majeure de son historiographie : Jos J. L. GOMMANS, *The rise of the Indo-Afghan Empire, c. 1710-1780*, New Delhi, Oxford University Press, [1995] 1999, p. 160-163.

57 - À ce titre, on doit également mentionner l'existence d'un plagiat abrégé de la *Tārīkh* : produit à une date postérieure qu'il est difficile de préciser, il fut faussement attribué au même Ni'matullāh. Comme l'indique son titre (*Makhsan-i Afḡānī*), il recréait une histoire afghane beaucoup plus classique qui, pour sa part, retint l'attention des historiens occidentaux dès le XIX^e siècle : *Neamet Ullah's history of the Afghans*, trad. par B. Dorn, New Delhi, Bhavana Books & Prints, [1829-1836] 2000.

58 - JAHĀNGĪR, *Jahāngīr Nāma*, *op. cit.*, p. 68.

59 - HARAWĪ, *Tārīkh-i Khān Jahānī...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 496-500.

60 - *Ibid.*, p. 513-518 et 527-528.

la description détaillée de son emploi du temps quotidien apparaît extrêmement significative : *Khān Jahān* quittait ses appartements privés (*khakwatkhāna-i khāṣṣ*) au lever du jour pour se rendre dans le hall d'audience (*dīwānkhāna*). Là, il réglait avec diligence les affaires de la province (Berar) qu'on lui présentait. Les désaccords entre les érudits (*fuzalā*) étaient parfois portés devant sa cour, et il traitait également des requêtes des officiers du revenu du district (*arbāb-i dakhli-i sarkār*). Après être resté trois heures dans le hall d'audience, il se rendait dans ses appartements privés où il trouvait le personnel du harem (*ahl-i ḥaram*) prêt à recevoir ses ordres. Il accomplissait la prière de la mi-journée en ce lieu et passait ensuite une heure à se récréer. *Khān Jahān* retrouvait ensuite ses intimes dans le hall d'audience privée (*bārgāh-i khāṣṣ*), avec lesquels il s'entretenait essentiellement de sujets religieux. Après une heure, on lui soumettait les affaires politiques et financières (*mu'āmalāt-i mulkī wa mālī*). Les *umarā'* et les autres dignitaires (*manṣabdār*) qui servaient au Berar se présentaient alors à la cour et chacun était honoré selon son rang. Quatre heures avant la fin du jour, le Nawāb quittait le hall d'audience privée et rejoignait ses appartements. Vers sept heures du soir, il partait chasser et se promener à cheval⁶¹.

Cette description est d'autant plus intéressante qu'elle vient se placer peu après la référence à une *naṣīḥat nāma* (lettre de conseil) de Jahāngīr – laquelle fut, selon Ni'matullāh, immédiatement érigée en règle de conduite par l'*amīr*⁶². Il n'est donc guère étonnant que l'emploi du temps présenté par la *Tārīkh* se conforme dans ses grandes lignes à celui des monarques tel qu'il est décrit dans les chroniques officielles⁶³. En matière administrative, *Khān Jahān* affiche donc une conformité, dans les principes et dans les actes, avec le modèle impérial ; les valeurs cardinales de l'accessibilité, de la justice et de la diligence dans le traitement des affaires sont reprises à son compte. Cette conformité devient néanmoins problématique lorsqu'elle s'applique au domaine du cérémonial. Ni'matullāh indique en effet à plusieurs reprises que les *manṣabdār*s qui se présentaient devant le Nawāb devaient exécuter le *salām*, le *kūrniṣh* et le *taslīm* en signe de respect⁶⁴. En 1612, Jahāngīr avait pourtant expressément interdit aux *umarā'* d'exiger les deux dernières formes de salut, réservées au seul monarque⁶⁵. Bien que cette contravention de *Khān Jahān* au règlement impérial paraisse toute relative de prime abord, elle est cependant symptomatique du comportement des *amīr*s actifs en province qui, comme

61 - *Ibid.*, p. 525-527.

62 - *Ibid.*, p. 520, et p. 701-703 pour le texte intégral de la *naṣīḥat nāma*.

63 - Voir par exemple 'ABD AL-ḤAMID LĀHAWRI, *Bādshāh Nāma*, éd. par K. al-Din Ahmad et 'Abd al-Raḥīm, Osnabrück, Biblio Verlag, [1866-1872] 1983, vol. 1, p. 142-154 pour une description de l'emploi du temps de Sāh Jahān. La journée du souverain est de même divisée entre le traitement des affaires dans les halls d'audience publique et privée et les moments de loisir dans le harem.

64 - Le *salām* est la forme ordinaire de salut. Le *kūrniṣh* s'exécute en portant la paume de la main au front et en s'inclinant. Le *taslīm* est une façon de saluer en touchant le sol avec le dos de la main droite, puis en portant la paume de la main à la tête tout en se redressant.

65 - JAHĀNGĪR, *Jahāngīr Nāma*, *op. cit.*, p. 128.

on va le voir, cherchèrent bien souvent à acquérir auprès de leurs subordonnés une autorité supérieure à celle que leur conférait leur position de délégués du souverain.

Centre et périphérie : la région comme refuge de la résistance nobiliaire

Si l'on considère le règne de Jahāngīr dans son ensemble, il apparaît qu'en dehors des moments traditionnels de fragilité que sont l'avènement et la fin du règne, aucune rébellion majeure ne fut fomentée par un groupe de la noblesse – une situation bien différente de celle qui avait prévalu sous Akbar⁶⁶. Durant le premier quart du XVII^e siècle, les seules révoltes à avoir sérieusement mis en danger l'autorité impériale furent toutes issues des rangs des princes de sang – à l'exception partielle du soulèvement de Mahābat Khān en 1626⁶⁷ – et peuvent être rattachées à l'absence de règles de succession clairement définies. En dehors de ces opportunités – toujours exploitées mais rarement provoquées, les membres de l'élite militaro-administrative cherchèrent dans les fonctions qui leur étaient assignées le moyen d'accroître leur pouvoir et leurs ressources. Conscients qu'une confrontation ouverte avec l'empire avait désormais peu de chances d'aboutir à l'attribution de nouveaux privilèges, ils entreprirent de détourner à leur profit les règles de gestion du royaume. Ce faisant, ils marquaient de façon assourdie, mais nette, les limites du contrôle auquel pouvaient prétendre les Moghols.

Principes et pratiques de l'administration provinciale

Deux grands principes sous-tendaient théoriquement le fonctionnement de l'administration provinciale : le transfert régulier des agents de l'empire et la division des pouvoirs entre les principaux représentants du monarque dans la province – *ṣūbadār* (gouverneur), *dirwān* (responsable des finances), *bakḥṣī* (administrateur militaire en charge de la gestion des *manṣabdārs*), *wāqī'a-nawīs* (officier chargé de recueillir et de transmettre les informations concernant la province), *ṣadr* (chef de la justice

66 - En 1564-1566, puis en 1580 éclatèrent en effet deux rébellions qui faillirent bien mettre un terme à la domination akbaride : menées dans les deux cas par des *amīrs* d'origine centre-asiatique, elles constituaient une réaction de la frange la plus « autonome » de la noblesse face au mouvement de centralisation (ré)enclenché par Akbar. Sur ces soulèvements, voir J. F. RICHARDS, *The Mughal Empire, op. cit.*, p. 16-19 et 40-41, et DOUGLAS E. STREUSAND, *The formation of the Mughal Empire*, New Delhi, Oxford University Press, 1989, p. 94-102 et 154-166.

67 - Au printemps 1626, Mahābat Khān prit en otages tous les membres importants de la cour, y compris Jahāngīr. Agissant pour le compte du prince Parwīz, l'*amīr* cherchait ainsi à s'assurer de la personne de l'empereur jusqu'à sa mort afin de permettre à son fils de lui succéder le moment venu. Le décès de Parwīz à l'automne suivant mit de fait fin à l'aventure. Instrument au service d'un prince, la révolte de Mahābat Khān peut donc difficilement être qualifiée de nobiliaire.

et responsable des bénéfices religieux). Omniprésentes dans les chroniques officielles du règne d'Akbar, ces règles ont été considérées par nombre d'historiens de la période moghole comme reflétant la réalité administrative de l'empire⁶⁸. Dans cette perspective, l'État mis en place par les Moghols constituait un appareil extrêmement centralisé, réussissant effectivement à prévenir toute tentative d'enracinement local de la part de la noblesse. Suivant la piste ouverte par Muzaffar Alam dans son analyse de l'évolution politique du Panjab et de l'Awadh dans la première moitié du XVIII^e siècle⁶⁹, les travaux récemment menés par Chetan Singh conduisent à nuancer fortement cette interprétation. Son étude approfondie du personnel opérant au Panjab au cours du XVII^e siècle a en effet permis de mettre à jour plusieurs éléments nouveaux concernant le fonctionnement de l'empire⁷⁰.

Le premier a trait à la durée et à la localisation des mandats : ses recherches montrent qu'il n'était pas rare qu'un même individu conserve son poste pendant plus de cinq ans, mais aussi que les cas de transferts intrarégionaux étaient assez fréquents. Le deuxième élément concerne les origines géographiques des *manṣabdārs* nommés en province. Dans ce domaine, la sagesse reçue (des chroniques et des défenseurs du modèle centralisé) veut qu'une distance raisonnable ait séparé le lieu d'affectation de la région dont était issu l'administrateur. Le Panjab fournit ici encore plusieurs contre-exemples, comme celui d'un descendant de la dynastie des Tarkhāns qui fut gouverneur de Multan. En partie lié au précédent, le troisième élément se rapporte aux motivations informant les contraventions du pouvoir impérial à ses propres règles. En permettant à un individu de se maintenir dans une même province, il s'agissait avant tout d'exploiter l'expertise régionale qu'il possédait de par ses origines ou qu'il avait acquise durant son service. En d'autres termes, le souci d'efficacité administrative prévalut sur la politique de contrôle nobiliaire. Cela ne signifie pas pour autant que cette dernière ait été abandonnée, mais elle semble avoir procédé par réaction plutôt que par prévention.

L'analyse de l'administration provinciale jahāngīride permet non seulement de confirmer la ligne d'interprétation proposée par Chetan Singh mais aussi d'en étendre la portée à l'ensemble des territoires de l'empire. Dès lors qu'on quitte la perspective centrale, il apparaît en effet rapidement que bon nombre de régions restèrent sous le contrôle d'un même individu ou, plus fréquemment, d'une même famille pendant plus d'une décennie. S'il existe plusieurs cas d'*amīrs* ayant bénéficié d'un gouvernement prolongé, rares sont ceux qui purent se prévaloir d'une présence provinciale aussi longue que celle de 'Abd al-Raḥīm : entre 1593 et 1623, le

68 - Déjà présente chez les historiens britanniques comme William Harrison Moreland, cette position a été largement reprise par les historiens nationalistes, notamment par l'école d'Aligarh. Outre les travaux déjà cités d'I. Habib et de M. A. Ali, voir par exemple SHIREEN MOOSVI, *The economy of the Mughal Empire c. 1595: A statistical study*, New Delhi, Oxford University Press, 1987.

69 - MUZAFFAR ALAM, *The crisis of Empire in Mughal North India. Awadh and the Panjab, 1707-1748*, New Delhi, Oxford University Press, [1986] 2001.

70 - CHETAN SINGH, *Region and Empire. Panjab in the seventeenth century*, New Delhi, Oxford University Press, 1991. Pour une autre stimulante analyse des rapports centre-périphérie (dans ce cas, le Gujarat), voir FARHAT HASAN, *State and locality in Mughal*

Khān-i Khānān constitua le pilier de l'administration moghole au Deccan. On doit cependant noter que, loin d'être une nouveauté du règne de Jahāngīr, la longévité régionale était déjà chose tolérée sous le gouvernement d'Akbar : pour s'en convaincre, il suffit de rappeler les exemples de Rāja Mān Singh et de Mīrẓā Šāh Rukh, respectivement gouverneurs du Bengale et du Malwa de 1594 à 1605⁷¹. Le premier quart du XVII^e siècle donne par ailleurs à voir plusieurs cas remarquables d'hégémonie familiale. Sis dans les terres orientales du Bengale et de l'Orissa, le premier d'entre eux met en scène les descendants du cheikh Salīm Cīšī. Grâce aux liens spirituels, politiques et quasi familiaux qui les unissaient à Jahāngīr depuis la période du principat, ces derniers jouirent en effet du gouvernement des deux provinces durant toute la première décennie du règne⁷². Si, par ailleurs, l'influence de la famille de Nūr Jāhan et de son père et *wazīr* I'timād al-Dawla a été abondamment commentée par les historiens de l'Inde moghole, peu d'attention a jusqu'à présent été accordée à ses dimensions régionales⁷³. Leur importance ne peut pourtant être sous-estimée dans la mesure où, à partir de 1615 et jusqu'à la fin du règne, quatre provinces furent gouvernées de façon quasi continue par le *wazīr* et ses parents : le Panjab et le Cachemire, ainsi que le Bengale et l'Orissa.

Plusieurs conclusions s'imposent au vu de ces cas remarquables de pérennité régionale. En premier lieu, et à l'exception du Panjab, tous étaient situés dans les provinces périphériques de l'empire – Sind, Kaboul, Cachemire, Deccan, Bengale et Orissa – dont certaines étaient par ailleurs le théâtre d'opérations militaires (le Bengale jusqu'en 1612, le Deccan). Il est par ailleurs assez difficile de déterminer le rôle exact joué par le pouvoir impérial dans ce mouvement. S'il est en effet certain que la faveur impériale et la volonté d'exploiter les connaissances régionales des agents royaux furent à l'origine des premières implantations, on peut s'interroger sur la position adoptée par le monarque face à un ancrage provincial de plus en plus poussé : Jahāngīr fut-il dépassé par l'évolution de situations qu'il avait contribué à créer ou encouragea-t-il au contraire de tels développements ? Jointe aux informations éparpillées dans les histoires officielles, les chroniques sub-impériales et les dictionnaires biographiques, l'analyse du *Bahārīstān-i ġaibī* (1632) permet d'affirmer que l'enracinement local de la noblesse moghole fut en réalité bien plus souvent combattu qu'encouragé par le pouvoir impérial⁷⁴. La carrière de l'auteur, Mīrẓā Nāthan, constitue en elle-même un autre cas éloquent de pérennité régionale : fils d'un dignitaire moghol d'origine iranienne, il fut enrôlé dans le corps des *manšabdārs* peu après l'arrivée de son père au Bengale et resta

India. Power relations in Western India, c. 1572-1730, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

71 - M. A. ALI, *The apparatus of empire...*, *op. cit.*, p. XXXII-XXXIII.

72 - À ce sujet, voir A. HUSAIN, *The nobility under Akbar and Jahāngīr...*, *op. cit.*, p. 116-126.

73 - I. HABIB, « The family of Nur Jahan... », art. cit., constitue une exception notable. On ne peut cependant que déplorer le fait que sa vision de l'empire ait empêché cet historien de tirer les conclusions qui s'imposaient au vu du matériel rassemblé.

74 - Pour une analyse de cet aspect de l'ouvrage, voir J. F. RICHARDS, « The formulation of imperial authority under Akbar and Jahangir », in *Id.* (éd.), *Kingship and authority in South Asia*, New Delhi, Oxford University Press, [1978] 1998, p. 155-167.

en poste dans cette région jusqu'à sa mort en 1641-1642. Son *Bahāristān-i ġaibī* – une œuvre à mi-chemin entre mémoires et chronique régionale – offre au lecteur une image contrastée du comportement des élites en province : tandis que sa propre relation à l'empereur est dépeinte sous le vocable de la dévotion sans faille et du service héréditaire, il n'hésite pas à condamner ouvertement les « dérives » des dignitaires provinciaux d'un rang supérieur. Si l'on ne peut exclure la possibilité qu'une opposition familiale ou personnelle à certains de ces personnages ait alimenté ses critiques, d'autres sources contemporaines indiquent que si ses accusations pêchaient peut-être par exagération, elles étaient en revanche pleinement fondées.

Les formes de la résistance

L'administration provinciale offrait aux *umarā'* des avantages non négligeables, tant du point de vue matériel que politique et honorifique. Loin des yeux du souverain, ils jouissaient, à titre de délégués, d'une partie du respect qui lui était dû ; ils bénéficiaient également d'une autonomie de décision et d'action qui, pour être limitée, était inenvisageable dans le cadre de la cour royale. L'exercice de fonctions provinciales leur permettait par ailleurs d'étendre le réseau de leurs dépendants et, à l'occasion, de s'enrichir en exigeant plus que le nécessaire de la paysannerie ou grâce aux opérations militaires qu'ils étaient chargés de diriger. Il n'est donc guère étonnant que certains d'entre eux aient cherché à rester en place le plus longtemps possible, s'opposant, si besoin était, aux rappels émanant de la cour.

L'étude du *Bahāristān-i ġaibī* fait ainsi apparaître deux exemples significatifs de refus de transfert et de résistance aux décisions royales : ceux d'Islām *Khān* et de son frère Qāsim *Khān*, deux petits-fils du cheikh Salīm Cištī, qui occupèrent successivement la charge de gouverneur du Bengale entre 1608 et 1617. Suite aux déboires militaires d'Islām *Khān* dans la région, Jahāngīr décida en 1611 de lui envoyer en renfort Shajā'at *Khān*, un autre membre de la famille cištī. L'arrivée de ce dernier au Bengale produisit les effets escomptés et convainquit le monarque de le nommer à la tête de la province. Islām *Khān* refusa cependant de passer sa charge à Shajā'at *Khān*, auquel il ordonna de se rendre en Orissa ; ce dernier mourut toutefois en chemin dans d'étranges circonstances. Islām *Khān* resta, quant à lui, gouverneur du Bengale jusqu'à sa disparition en 1613⁷⁵. Le cas de Qasīm *Khān* est quelque peu différent. S'il ne s'opposa pas ouvertement à la décision de Jahāngīr qui le rappelait à la cour en 1617, il quitta néanmoins son poste de façon peu orthodoxe. Il emmena en effet avec lui les éléphants, l'artillerie et la flotte dont il disposait en tant que *šūbadār*, et son remplaçant ne réussit à empêcher cet exode qu'en recourant aux armes⁷⁶. Ces deux exemples donnent

75 - MĪRZĀ NĀTHAN, *Bahāristān-i ġaibī. A history of the Mughal wars in Assam, Cooch Behar, Bengal*, trad. par M. I. Borah, Gauhati, Narayani Handiqui historical institute, 1936, vol. 1, p. 157-160 et 211 ; JAHĀNGĪR, *Jahāngīr Nāma*, *op. cit.*, p. 121, 130-132 et 138.

76 - MĪRZĀ NĀTHAN, *Bahāristān...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 436-437.

à penser que, dans le cas du Bengale *ciṣṭī* tout au moins, la pérennité régionale acquise fut davantage l'effet d'une résistance nobiliaire à la règle du transfert que le résultat de la volonté impériale. Cette interprétation se trouve par ailleurs largement confirmée par l'existence de transgressions au principe de la division des pouvoirs, autre axiome de l'administration provinciale.

Plusieurs gouverneurs semblent en effet avoir cherché à s'arroger un droit de regard, sinon à exercer un véritable contrôle, sur les autres officiers royaux affectés dans la même province. Cette volonté centralisatrice des *ṣūbadārs* s'exerça en particulier sur les deux personnages qui jouissaient après eux de l'autorité la plus étendue : le *dīwān* et le *bakhṣī*, ce dernier cumulant souvent cette fonction avec celle de *wāqī'a-nawīs*. Dans ce domaine, le cas le plus exemplaire fut sans aucun doute celui de 'Abd al-Raḥīm : d'après le *Ma'āsīr-i Raḥīmī*, le *Khān-i Khānān* aurait en effet réussi à obtenir de l'empereur l'autorisation de cumuler entre ses mains les charges de gouverneur, de *dīwān* et de *bakhṣī*⁷⁷. Un passage du *Jahāngīr Nāma* indique par ailleurs que si l'*amīr* ne détenait peut-être pas personnellement l'ensemble de ces fonctions, il contrôlait du moins la nomination de certains de leurs détenteurs : en réponse à ses plaintes, le monarque accepta de révoquer le *dīwān* qu'il avait envoyé au Deccan et de le remplacer par un des fidèles serviteurs du *Khān*⁷⁸. De par la réponse impériale qu'elle suscita, l'étendue du pouvoir exercé par Qasīm *Khān* au Bengale constitue un autre exemple significatif. D'après le *Bahāristān-i ḡaibī*, le gouverneur entreprit en effet de fermer les frontières de la province de façon si hermétique que le *wāqī'a-nawīs* fut contraint de recourir à la ruse pour informer la cour de ses agissements : il dépêcha auprès du monarque deux serviteurs qui, grâce à leurs déguisements de yogis, réussirent à passer inaperçus et à mener à bien leur mission. Une fois informé, *Jahāngīr* réagit d'abord par la simple admonestation avant de recourir à des mesures plus sévères. À la fin de l'année 1615, il nomma aux côtés de Qasīm *Khān* un certain *Mukhlīṣ Khān* qui, par le rang et le cumul des fonctions (*dīwān*, *bakhṣī* et *wāqī'a-nawīs*) qui lui étaient exceptionnellement accordés, serait de taille à tenir tête au gouverneur. En cas de nécessité, l'empereur pouvait donc lui-même déroger au principe de division des pouvoirs. Malgré le supplément d'autorité dont *Mukhlīṣ Khān* se trouvait investi, il échoua cependant à remettre le gouverneur dans le droit chemin, et Qasīm *Khān* fut finalement démis de ses fonctions en 1617⁷⁹.

Avides d'autonomie, les *amīrs* postés en province cherchèrent bien souvent auprès de leurs administrés les ressources matérielles qui leur permettraient d'assouvir leur désir de puissance. Soucieux de s'assurer la fidélité de leurs partisans et d'en recruter de nouveaux, les gouverneurs ne semblent en effet guère avoir hésité à leur assigner des *jāgīrs* rémunérateurs et à leur laisser une totale liberté dans la gestion de ces terres, notamment en ce qui concernait le montant de l'impôt exigible des paysans. C'est en tout cas ce que donnent à penser les explications avancées à maintes reprises dans les sources contemporaines – en particulier dans

77 - NAHĀWANDI, *Ma'āsīr...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 512.

78 - JAHĀNGĪR, *Jahāngīr Nāma*, *op. cit.*, p. 289.

79 - MIRZĀ NĀTHAN, *Bahāristān...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 286, 307-310, 377 et 419.

les Mémoires de Jahāngīr – pour justifier le renvoi d'un *ṣūbadār*⁸⁰. Le fait que ces accusations soient (pour certaines d'entre elles tout au moins) reprises et, surtout, détaillées dans d'autres ouvrages permet par ailleurs d'affirmer que l'on n'est pas ici en présence d'une simple rhétorique officielle. Les témoignages sont particulièrement accablants en ce qui concerne Šaikḥ Farīd Bukhārī (Murtaẓā Khān). Tandis que le monarque se contente d'une rapide allusion au harcèlement auquel les frères et serviteurs du gouverneur soumettaient les paysans du Gujarat, l'auteur du *Zakhīrat al-khawānīm*, qui avait pourtant bénéficié du patronage de l'*amīr*, affirme que celui-ci avait coutume d'exiger de ses collecteurs une augmentation de 50 % de l'assiette de l'impôt⁸¹. D'après une histoire du Gujarat composée au XVIII^e siècle, la province sombra de ce fait dans le chaos fiscal le plus total⁸².

Tout en cherchant à renforcer leurs pouvoirs à l'intérieur de leur juridiction, certains gouverneurs semblent également avoir voulu étendre leur autorité sur les provinces adjacentes. Selon le *Bahāristān-i ẓaiḥī*, Islām Khān aurait ainsi interféré dans les affaires de la province voisine de l'Orissa avant de décider de se débarrasser de son gouverneur Rāja Kalyān. Peu après l'arrivée de Shajā'at Khān au Bengale, il aurait en effet nommé celui-ci *ṣūbadār* de l'Orissa se passant, dans ce cas comme dans d'autres, de l'autorisation de l'empereur⁸³.

Pour les *amīrs* qui, comme Islām Khān, avaient largement réussi à mettre les territoires de leur juridiction sous leur coupe, la tentation était grande, dès lors, d'exiger de leurs « sujets » un respect identique à celui qu'ils portaient à la personne de l'empereur. Profitant de la distance qui le séparait de la cour, le gouverneur du Bengale s'arrogea ainsi un nombre impressionnant de prérogatives impériales⁸⁴. Il fit construire un *jharūka*⁸⁵ du haut duquel il donnait audience suivant le modèle impérial, et toute personne se présentant à sa cour devait le saluer en accomplissant un *kūrniṣh*. Il instaura également dans son palais de Dacca le même système de *chaukī* qui prévalait à la cour royale : les *manṣabdārs* devaient assurer à tour de rôle la garde du palais et, en cas d'impossibilité, envoyer un de leurs parents en remplacement. Le refus de se soumettre à l'une ou l'autre de ces règles entraînait une sanction immédiate et exemplaire : envoyé en mission en Orissa par Jahāngīr, Šaikḥ Ḥusain fut ainsi physiquement forcé de se prosterner devant le gouverneur. D'après le *Bahāristān-i ẓaiḥī*, c'est d'ailleurs le rapport que l'émissaire remit au monarque à son retour à la cour qui poussa Jahāngīr à publier, en 1612, un édit interdisant aux *ṣūbadārs* de se présenter comme l'égal du souverain et d'exiger de leur entourage une révérence qui n'était due qu'à l'empereur⁸⁶.

80 - Voir notamment JAHĀNGĪR, *Jahāngīr Nāma*, *op. cit.*, p. 60, 99, 159, 277 et 381.

81 - *Ibid.*, p. 99 et BHAKKARĪ, *Zakhīrat...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 146.

82 - 'ALĪ MUḤAMMAD KHĀN, *Mir'āt-i Aḥmadī: A Persian history of Gujarat*, trad. par M. F. LOKHANDWALA, Baroda, Oriental Institute, 1965, p. 163.

83 - MĪRZĀ NĀTHAN, *Bahāristān...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 144-145, 160 et 219.

84 - *Ibid.*, p. 115 et 120.

85 - Il s'agit d'un balcon en encorbellement qui servait de cadre architectural aux apparitions officielles de l'empereur moghol.

86 - Pour deux versions légèrement différentes de cet édit, voir *ibid.*, p. 213-214 et JAHĀNGĪR, *Jahāngīr Nāma*, *op. cit.*, p. 127-128.

L'existence de cet édit donne par ailleurs à penser que le cas d'Islām Khān était loin d'être isolé. On a vu, par exemple, que Khān Jahān Lodī exigeait lui aussi le *taslīm* et le *kūrnish* des dignitaires qui servaient dans sa juridiction. Faut-il pour autant, comme le fait Afzal Husain, considérer ces ordonnances jahāngīrides comme un signe de l'affaiblissement du pouvoir impérial vis-à-vis de la noblesse moghole⁸⁷ ? C'est là faire preuve d'une singulière erreur de perspective. Rien ne permet en effet d'affirmer que les prérogatives impériales décrites par l'édit de 1612 aient été totalement respectées à l'époque d'Akbar. La carrière de Rāja Mān Singh donne au contraire à penser que les « dérives » de gouvernement étaient monnaie courante bien avant l'avènement de Jahāngīr. Comme on l'a vu, Rāja Mān Singh conserva le *ṣūbadārī* du Bengale de 1594 à 1605, et ce, après avoir gouverné pendant sept ans le Bihar voisin. C'est également dans cette région (à Rohtas) qu'il fit bâtir un édifice qui est à ce jour « le mieux conservé et le plus impressionnant des palais sub-impériaux de l'Inde⁸⁸ ». Ce palais de Rohtas abritait significativement un hall d'audience publique et privée, lui-même orné d'un *jharūka*. On peut dès lors légitimement se demander si Islām Khān, qui fut lui aussi successivement gouverneur du Bihar et du Bengale, ne se contenta pas de reprendre le précédent créé par le grand général rājput d'Akbar.

Mêlant habilement répression, conciliation et diversification, la politique nobiliaire de Jahāngīr connut un succès incontestable : les chroniques analysées ne font apparaître aucune opposition d'ordre idéologique à l'*imperium* moghol et Jahāngīr, à l'inverse de son père Akbar, n'eut à combattre aucune véritable révolte nobiliaire. Adhésion idéologique ne signifiait pas pour autant soumission absolue aux règles administratives du royaume et, si la noblesse cessa effectivement de lutter ouvertement contre le régime moghol, elle sut habilement exploiter les faiblesses de l'appareil d'État pour accroître son pouvoir dans les régions. De fait, la province apparaît dans le premier quart du XVII^e siècle comme le lieu privilégié du pouvoir nobiliaire. C'est d'abord en province, particulièrement au Deccan, que furent produites les plus importantes chroniques sub-impériales du règne (le *Ma'āsir-i Rahīmī* et la *Tārīkh-i Khān Jahānī*) – un genre qui, il faut le souligner, ne se développa significativement qu'à cette époque : ce n'est que loin de la cour que l'expression d'une identité nobiliaire fondée sur une imitation du modèle impérial et, éventuellement, d'autres traditions politiques devenait possible. À un niveau plus pragmatique, la province fournit également à la noblesse les leviers de l'autonomie que le pouvoir central lui refusait théoriquement. S'appuyant sur la parcelle d'autorité qui leur était déléguée, les *umarā'* contournèrent, l'une après l'autre, les règles de gestion de l'empire qui visaient précisément à empêcher tout enracinement local : le refus de transfert, la centralisation des pouvoirs entre les mains du gouverneur,

87 - A. HUSAIN, *The nobility under Akbar and Jahāngīr...*, *op. cit.*, p. 187.

88 - CATHERINE B. ASHER, « Sub-imperial palaces: Power and authority in Mughal India », in G. NECIPOĞLU (dir.), *Pre-Modern Islamic palaces*, numéro spécial d'*Ars Orientalis*, XXIII, 1993, p. 281-302, ici p. 286.

l'appropriation des ressources provinciales et, plus rarement, l'extension de la zone d'influence à une région voisine sont autant de témoins précoces d'un processus qui culmina au XVIII^e siècle avec la création de plusieurs États régionaux par des *amīrs* qui détenaient originellement les postes de *ṣūbadār* ou de *dīwān*.

Face à cette résistance provinciale nobiliaire, le pouvoir central semble avoir été relativement impuissant. Les abus les plus criants et remettant le plus ouvertement en cause les prérogatives royales furent certes sévèrement punis, et la promulgation de l'édit de 1612 témoigne bien d'une volonté de renforcer le contrôle impérial. Cependant, la nécessité de disposer d'agents possédant une expertise régionale conduisit souvent le monarque à maintenir un *amīr* en poste dans une même province durant de nombreuses années. Comme le montre bien le cas de Rāja Mān Singh, le phénomène existait déjà à l'époque d'Akbar et rien ne permet donc d'affirmer que le règne de Jahāngīr ait correspondu à une quelconque régression dans ce domaine. Le fait est que la dynastie était bien loin, au tournant du XVI^e et du XVII^e siècle, d'avoir réussi à imposer sur le terrain le haut degré de centralisation décrit dans les textes normatifs : le fonctionnement de l'administration provinciale sous Jahāngīr en fournit une première preuve. De ce point de vue, les efforts déployés par son fils Šāh Jahān sont également révélateurs : qu'il s'agisse de l'impulsion donnée à la production de manuels administratifs (*dastūr al-'amal*), de la tentative (avortée) pour augmenter la superficie de la *khālīṣa* (« réserve » royale) aux dépens des terres détenues en *jāgīrs* ou encore des changements introduits dans l'échelle de rémunération des *manṣabdārs*, toutes ces mesures témoignent de la volonté impériale de mener à terme un processus de centralisation encore inachevé⁸⁹. Comme l'ont justement souligné Muzaffar Alam et Sanjay Subrahmanyam, nombre des caractéristiques de l'empire moghol attribuées au génie organisateur d'Akbar furent en réalité le résultat des actions menées par ses successeurs.

Corinne Lefèvre
CNRS-CEIAS

